

1940, trois frères et un ami s'évadent de Belgique

DÈS 1940, QUATRE DES CINQ FRÈRES JOORIS S'ENGAGENT DANS LA LUTTE CONTRE L'OCCUPANT. LE CINQUIÈME, HERVEY, EST MOINE TRAPPISTE. TROIS DES FRÈRES DÉCIDENT DE REJOINDRE L'ANGLETERRE AVEC UN AMI. ILS NE SE DOUTENT PAS QUE LEUR ROUTE LES MÈNERA À DAKAR ET ALGER ET QUE LEUR CHEMIN CROISERA CELUI DE PLUSIEURS FUTURS GRANDS RÉSISTANTS. PIERRE ET EMMANUEL JOORIS NE REVIENDRONT PAS. ÉTRANGEMENT, EMMANUEL EN AVAIT LE PRESENTIMENT. IL S'EN ÉTAIT OUVERT À UNE DE SES SŒURS ET À SON FRÈRE ANTOINE.

LES FRÈRES JOORIS ONT ÉTÉ À LA HAUTEUR DE LA DEVISE FAMILIALE : *Loyauté passe tout*. ILS AVAIENT DE QUI TENIR, PLUSIEURS DE LEURS ONCLES MATERNELS S'ÉTAIENT DÉJÀ ILLUSTRÉS PENDANT LA GUERRE 14-18¹.

LE DÉPART VERS LONDRES

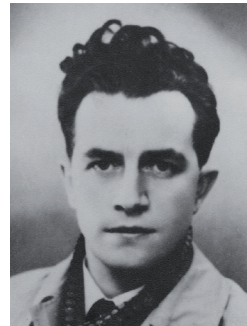
Fin 1940, Antoine, Emmanuel et Pierre Jooris décident de tout abandonner et de partir à vélo en compagnie d'un ami, Pierre Nieuwenhuys², direction l'Angleterre. Christian Jooris, marié et



. Pierre Jooris



. Emmanuel Jooris



. Antoine Jooris

1. Les quatre frères de Marie-Madeleine Jooris, née baronne de Crombrughe de Looringhe, avaient été volontaires de guerre en 14-18. L'un d'eux est mort pour la patrie en 1915.
2. Pierre Nieuwenhuys est le plus jeune du groupe. Il vient d'avoir 21 ans et est le fils de John Nieuwenhuys et de Suzanne, née van der Straeten, qui abriteront des aviateurs de la RAF au château de Ferooz pendant la guerre.

père de deux enfants en bas âge, reste en Belgique où il fonde un important réseau de renseignement. Leur sœur, Marie-Thérèse, épaulera ses frères dans leur combat.

Antoine et Emmanuel partent les premiers de la rue Baron de Castro où vivent leurs parents à Etterbeek. Pierre Jooris et Pierre Nieuwenhuys les suivront le 31 décembre. Avant le départ de son fils, le père de Pierre Nieuwenhuys a cherché à obtenir l'accord du roi Léopold III. *“Certains croyaient (...) qu’il interdirait toute tentative de gagner l’Angleterre. C’est tout à fait faux. Au contraire, le Roi répondit que c’était parfait de partir et qu’il y avait, en Angleterre, une armée belge qui avait besoin de volontaires”*³.

Le 27 décembre 1940, il fait glacial. Les parents sont anxieux en voyant Antoine et Emmanuel enfourcher leur bicyclette avant l'aube. Tous ont passé une nuit blanche, redoutant cet instant. Et pourtant, personne ne veut dévoiler son inquiétude. Quand se reverront-ils ? Se reverront-ils un jour ?

Quand ils les embrassent, les deux fils sentent l'angoisse de leurs parents. Leur mère leur donne une dernière consigne tout en essayant de cacher son émotion :

– Surtout, n’oubliez pas de nous envoyer de vos nouvelles chaque fois que vous le pourrez !⁴

Marie-Thérèse assiste au départ. Elle regarde avec envie ses frères s'en aller. Une jeune femme de 22 ans ne peut entreprendre un tel voyage, surtout en pleine guerre. Comme ses frères, elle a un caractère bien trempé et n'est pas du genre à subir les événements. C'est décidé, elle se lancera dans la résistance.

Antoine et Emmanuel emportent avec eux un bagage bien réfléchi. Ils ont même prévu des poivriers pour le cas où ils seraient pistés par des chiens; les aventures de Tintin ne sont pas bien loin.

3. Pierre Nieuwenhuys, *Souvenirs de Guerre*, p. 22, Éd. privée, 2013.

4. Les frères Jooris ont correspondu avec leur famille pendant toute la guerre. Un certain nombre de ces lettres sont conservées par leur sœur, la comtesse Humbert Visart de Bocarmé, née Ghislaine Jooris.

Chacun a sur lui 25.000 francs belges⁵, une belle somme destinée à couvrir les frais du voyage et des passeurs. Une évasion coûte cher et nul ne sait combien de temps elle prendra.

Le premier soir, ils passent la nuit dans une grange des environs de Chimay. Ils se sont déplacés en train et à vélo toute la journée malgré le froid. Le lendemain, ils se rendent à l'abbaye cistercienne de Chimay. Le père hôtelier, un ancien combattant de 14-18 qu'Antoine connaît, leur donne quelques conseils pour traverser la frontière. La nuit suivante, ils dorment dans les Ardennes françaises.

Il faut ensuite passer l'Aisne dont le franchissement est interdit. Antoine et Emmanuel y parviennent la nuit tombée en se cachant derrière un camion allemand. Ils trouvent refuge dans une maison isolée habitée par des Tchécoslovaques piégés par la guerre en France, alors qu'ils étaient venus y chercher du travail.

Le lendemain, ils logent deux nuits à Épernay chez Pierre et Fernande Servagnat. Fernande est la sœur aînée de Pierre Nieuwenhuys, c'est lui qui a recommandé cette étape.

Une surprise de taille les y attend. Le rez-de-chaussée a été réquisitionné pour loger des officiers allemands. Ni les Allemands trop affairés à préparer le Nouvel An, ni Antoine ou Emmanuel ne réalisent qu'ils se trouvent chez deux grands résistants. Pierre et Fernande sont largement impliqués dans la résistance locale. Avant de les quitter, ils reçoivent de leurs hôtes de faux papiers et des titres de rationnement.

Le 1^{er} janvier, les deux frères prennent très tôt le train et arrivent le soir même à Bordeaux. Une connaissance les envoie chez une dame qui possède une propriété à cheval sur la ligne de démarcation⁶. C'est là qu'ils s'empressent de la passer.

Ils rejoignent Marmande à vélo. Le temps d'envoyer à leurs parents une première carte postale avec de fausses signatures et ils

5. 25.000 francs belges de 1940 correspondent à environ 14.000 EUR de 2005.

6. Antoine Jooris signale sans les nommer que deux ministres belges ont quitté la zone occupée par cette même propriété quelques semaines avant eux.

montent dans le train pour Marseille⁷. Une fois n'est pas coutume, Marseille s'est réveillé sous la neige et leur offre un décor inattendu. Heureux de voir que tout se déroule sans problème, Antoine et Emmanuel entament la recherche d'un moyen de quitter la France.

Huit jours plus tard, Pierre Nieuwenhuys et Pierre Jooris les rejoignent. Après avoir séjourné eux aussi chez les Servagnat, ils ont franchi la ligne de démarcation à Moulins (Allier) sur la base de renseignements fournis par les moines de l'abbaye de Sept-Fons.

Le groupe se retrouve au consulat de Belgique où ils font la connaissance du comte Philippe de Liedekerke, du chevalier Georges de Menten de Horne et de Hugues et Albert Regout.

Tous veulent "passer de l'autre côté" et partagent leurs informations. La première solution qui vient à l'esprit, c'est la traversée de l'Espagne, mais de nombreuses rumeurs circulent. Les fugitifs qui se font attraper en Espagne sont envoyés au camp de concentration de Miranda pour y croupir plusieurs mois. Certains n'ont pas cette "chance" et sont ramenés *manu militari* à la frontière espagnole. Ils y sont confiés aux gendarmes vichystes qui se font un devoir de les remettre aux Allemands. Ces perspectives ne réjouissent guère les candidats à l'évasion qui sont bien décidés à trouver autre chose.

DÉPART DE MARSEILLE ET ARRIVÉE À DAKAR

Tout se trouve à Marseille, pourvu que l'on paie. Le groupe est mis en contact avec des anciens de la traite des blanches reconvertis dans le trafic des passages clandestins à vocation patriotique.

Après des palabres, un marché est conclu. Les trois frères Jooris, Pierre Nieuwenhuys et Albert Regout embarquent à bord de l'Asie⁸, un navire réquisitionné pour rapatrier à Dakar des soldats sénégalais démobilisés. La traversée coûte pour les cinq

7. Mon père, Ghislain de Behault, se trouvait à la même époque à Marseille. Il cherchait lui aussi à s'évader vers l'Angleterre (voir *Bulletin*, 2018, n° 294, p. 33ss).

8. L'Asie, bateau lancé à Dunkerque (1914), a fait fonction de navire-hôpital pendant la guerre 14-18. Il a aussi servi comme transport de troupes et navire de commerce. Il sera saisi par les Allemands en 1943 et terminera sa vie dans le port de Gênes lors d'un bombardement allié en 1944.

35.000 francs français payables à l'avance⁹. Seule concession, trois billets de 5.000 francs sont coupés en deux. La première moitié est donnée maintenant, la seconde moitié ne sera remise qu'après le débarquement à Dakar. Les autres Belges n'ont pas confiance et préfèrent attendre une meilleure occasion.

Les cinq passagers clandestins sont enfermés dans une resserre à couvertures de deux mètres sur trois, avec interdiction de la quitter. Heureusement, ils ont droit à un hublot qu'ils parviennent à ouvrir. Rien n'est prévu pour se raser ou pour un brin de toilette. Au sol, trois matelas leur serviront de lits. Une fois par jour, un matelot apporte discrètement de la nourriture et remplace la tinette. Coincés dans leur cagibi, ils jouent au bridge pour tuer le temps, c'est leur seul loisir. Le voyage qui devait durer huit à dix jours en prendra dix-sept à la suite d'une tempête exceptionnelle.

Quand ils quittent de nuit le bateau à Dakar, ils sont ravis de sortir de leur réduit et de marcher. Ils vont aussi pouvoir se raser et se laver, ils en ont bien besoin. Comme convenu, ils sont logés et nourris chez des comparses pour leurs deux premières nuits en Afrique. Ils peuvent enfin manger normalement, c'est un véritable festin après une traversée au régime frugal¹⁰.

À Dakar, les Belges découvrent à leurs dépens le statut ambigu des colonies françaises restées sous l'autorité de Vichy. La population est largement partagée entre vichystes et partisans de la France libre. Les évadés ignorent également tout de l'animosité des Français à l'égard des Anglais et tout particulièrement de l'aversion viscérale des marins français à l'égard de leurs homologues anglais¹¹.

9. 35.000 francs français de 1941 correspondent à environ 12.500 EUR de 2018.

10. La nourriture est depuis toujours un sujet sensible chez nos compatriotes. Ici, il est amusant de constater que les appréciations diffèrent selon les sources. Pour Pierre Nieuwenhuys, ils étaient ravitaillés une fois par jour avec une nourriture "relativement valable", tandis qu'Antoine Jooris se plaint d'une "ration journalière de pain sec et de sardines"...

11. Cette anglophobie est très présente dans la Royale, la marine de guerre française. Elle date de Trafalgar, mais serait peut-être plus ancienne. L'attaque de Mers el-Kébir (3 juillet 1940) par les Anglais, moins de 15 jours après l'appel du 18 juin de De Gaulle, renforça ce sentiment ainsi que la méfiance à l'égard des Forces françaises libres. Durant cette attaque, la Royal Navy détruisit une grande partie de la flotte française

En cherchant les moyens d'atteindre l'Angleterre, ils se confient à un aumônier militaire de la marine. Jusqu'à présent, l'aide des religieux leur a toujours porté chance.

La conversation se déroule assez bien, mais celle-ci à peine terminée, le prêtre file au premier poste de police venu et dénonce ces traîtres et terroristes qui veulent rejoindre la perfide Albion. Ils sont embarqués sur-le-champ par des policiers pas très convaincus du bien-fondé de leur intervention.

Au poste, l'interrogatoire n'est guère poussé et ils sont déclarés prisonniers sur parole : pas de cellule fermée, mais une simple obligation de dormir au commissariat. Ils peuvent même sortir librement pour aller manger aux frais de la police dans un petit restaurant à côté du poste.

Très vite, Antoine Jooris et Albert Regout ont des fourmis dans les jambes et décident de tenter l'aventure. Ils achètent des boubous au marché et du cirage pour se noircir éventuellement le visage. Ils partent en taxi, destination Rufisque, ville située à 25 km de Dakar. C'est dimanche, les contrôles routiers sont moins stricts, pas besoin de se peinturlurer.

À partir de Rufisque, ils rejoignent par leurs propres moyens Sébikotane d'où ils prennent un train à 6 heures du matin, après une nuit passée à la belle étoile sous un baobab.

Le train à peine parti, ils tombent nez à nez avec un des officiers qui les avaient interrogés à Dakar. Sa compassion ayant des limites, ils sont renvoyés à Dakar. Ils y retrouvent leurs trois compagnons qui, du fait de leur tentative d'évasion, sont maintenant enfermés dans un cachot surchauffé. Deux jours plus tard, le gouverneur

amarrée cul à quai et en cours de désarmement. Près de 1 300 marins français périrent, en partie par la faute de l'amiral français Gensoul qui refusa de croire que les Anglais passeraient à l'action.

La bataille de Dakar (23 septembre 1940), elle aussi, est encore dans les mémoires. Des unités franco-anglaises avaient été repoussées par la marine et des troupes françaises fidèles à Vichy sous le commandement du gouverneur Boisson. À son arrivée à Londres, Emmanuel Jooris précisera que l'armée de terre maintient sa sympathie pour les Anglais.

Boisson décide de les refouler en France. Les trois frères Jooris, Pierre Nieuwenhuys et Albert Regout montent, sous bonne garde, à bord d'un bananier, premier navire à faire route en direction du nord.

REFOULÉS EN FRANCE

Le détroit de Gibraltar n'est pas recommandé aux bateaux vichystes. Ils y sont facilement arraisonnés par les Anglais. Le capitaine du bananier préfère l'éviter. C'est un comble pour ces cinq Belges qui rêvent de tomber aux mains des Anglais. Ils sont débarqués à Casablanca avec des billets de train pour Alger, d'où ils seront renvoyés en France.

Ils arrivent à Oran¹², première ville en Algérie. C'est un port important ouvert sur la Méditerranée. Fondée par les Andalous au Xe siècle, Oran fut successivement occupée par les Espagnols, les Ottomans et les Français. Le port est dominé par un ancien fort espagnol qui a conservé son nom d'origine, le fort Santa-Cruz. Aujourd'hui, Oran est la seconde ville d'Algérie.

Si en Flandre, les habitants de presque chaque ville ont leurs surnoms, en Algérie, les villes reçoivent des qualificatifs. Les Oranais appellent leur ville Oran la radieuse (*El-Bahia*). Même si elle n'a pas de charme particulier, c'est une ville souriante. La population principalement d'origine berbère est réputée à travers tout le pays pour sa joie de vivre.

Les fugitifs refoulés se présentent au poste de police où ils sont attendus. Là, ils font la connaissance de Max Londot et Maurice Durieux. Ces derniers se sont évadés de Belgique quelques jours avant les Jooris. Ils ont été arrêtés et assignés à résidence à Oran. Ils seront libérés plus tard et rejoindront le Maroc, puis Lisbonne et Gibraltar.

12. Albert Camus y a situé son roman "*La Peste*". Il s'était inspiré d'une petite épidémie de peste survenue en 1945. Jeune, j'avais été frappé par la fin du livre quand l'écrivain précise que le bacille peut se réveiller plus de 50 ans après une épidémie. Le hasard fit que, lors de mon premier séjour à Oran, un journal local annonçait en première page des cas de peste dans les environs de la ville. C'était 60 ans après l'épidémie qui avait inspiré Camus. Heureusement, la maladie se soigne facilement aujourd'hui.

Contrairement au Maroc, l'Algérie c'est la France¹³. Ils sont donc arrivés en France, destination fixée par le gouverneur Boisson. Ici, les fonctionnaires se montrent franchement complaisants, voire complices. Ils laissent au petit groupe le choix, soit d'aller à Marseille, soit de rester en Algérie. La police les remet en liberté et leur accorde généreusement quinze jours de réflexion.

Les cinq évadés ne savent que répondre. Le vice-consul de Belgique à Oran, un Français, n'est guère accueillant. Max Londot et Maurice Durieux leur ont dit que le consul belge d'Alger se montre fort compréhensif pour les compatriotes qui fuient l'Occupation. Ils décident d'aller à Alger pour contacter l'Office belge qui remplace le consulat fermé depuis la capitulation.

L'Office belge leur conseille sans hésiter de rester en Algérie où ils seront plus libres de leurs mouvements. De plus, à Marseille, ils risquent d'être réexpédiés en Belgique. Ce seul argument achève de les convaincre. Les cinq confirment leur choix à la police sans attendre la fin des quinze jours.

Alger, *Al-Jazā'ir* en arabe, est une superbe ville nichée au bord d'une large baie. Elle est appelée Alger la blanche en référence à sa casbah toute blanche avec ses ruelles impénétrables et d'insoupçonnables petits palais ottomans. La casbah, à flanc de colline, domine le port et l'amirauté. Au sommet de la colline se dresse l'ancien palais du dey d'Alger. C'est là qu'a eu lieu en 1827 le fameux coup d'éventail reçu par le consul français, qui justifia l'annexion progressive de l'Algérie.

En 1941, la ville basse est construite sur le modèle français. Comme dans d'autres agglomérations algériennes le long de la côte, l'architecture est semblable à celle du midi de la France. Près du port, au pied de la casbah, se dresse la mosquée *Jamaa al-Jdid*

13. Le Maroc était un protectorat français, tandis que l'Algérie avait été annexée à la France dès 1834. Les populations autochtones, c'est-à-dire les non-Français de souche, avaient un statut hybride : sujets français, ils n'étaient pas vraiment citoyens français. Seule exception qui se retournera contre les juifs au moment de l'indépendance, le décret Crémieux de 1870 a donné aux "israélites indigènes des départements de l'Algérie" la pleine citoyenneté française.

dont le plan forme une surprenante croix latine. La légende raconte qu'un architecte, esclave chrétien d'origine française, aurait ainsi dessiné la mosquée pour la marquer de sa foi. L'édifice construit, les Algériens auraient découvert la supercherie. L'architecte fut décapité, mais le bâtiment subsista. *Se non è vero è bene trovato...*

En 1941, la population d'Alger est largement composée d'Européens, descendants des colons français, ainsi que d'Espagnols républicains qui ont fui l'Espagne. L'Algérie est restée sous l'autorité de Vichy. Les Français y sont partagés entre pétinistes et gaullistes, la prudence est donc de mise. Même la résistance en Afrique du Nord a un statut particulier avec peu de contacts avec Londres et une large représentation juive en son sein.

L'ancien consul général de Belgique, Tony Snyers, et sa femme se dépensent sans compter pour venir en aide aux Belges qui cherchent à rejoindre Londres. Grâce à lui, les fugitifs retrouvent Hugues Regout, Philippe de Liedekerke et Georges de Menten qu'ils avaient croisés à Marseille. Ces derniers se sont fait arrêter à Alger au moment où ils débarquaient clandestinement. Ils sont emprisonnés au fort d'Estrées, à l'autre extrémité de la baie d'Alger. Ils seront bientôt assignés à résidence à Mascara, à une centaine de kilomètres d'Oran d'où ils finiront par partir vers la mi-août 1941 en compagnie d'un autre Belge, Alexandre Halot.

Ces quatre Belges lieront leur sort à celui de deux Français, le lieutenant de vaisseau Jean-Marie Moreau et Raphaël Gaultier. Ils parviendront à rallier Gibraltar après avoir volé "avec l'accord de ses propriétaires" une barque de pêche de 4,5 m près d'Oran. La traversée de la Méditerranée faillira tourner au drame. Le moteur ayant rendu l'âme après quelques encablures, ils navigueront en haute mer sur un bateau sans quille avec une voile insuffisante. Ils essuieront une tempête et sans la présence de Jean-Marie Moreau, ils n'auraient jamais réussi à survivre. Leur périple durera dix jours au lieu des deux prévus, les contraignant à un rationnement

draconien. Ils atteindront Gibraltar le 24 août, totalement épuisés et déshydratés¹⁴.

À Alger, Pierre Jooris tombe gravement malade et est hospitalisé. Un typhus exanthématique est diagnostiqué. Cette maladie transmise par les poux peut s'avérer mortelle. À sa sortie d'hôpital, la femme du consul l'héberge et le soigne.

Pierre Nieuwenhuys, qui s'est installé chez un cousin français, ne veut plus attendre. Il a hâte de s'engager dans les forces alliées. Fin juillet 1941, il quitte Alger bien décidé à rejoindre Londres le premier. Il part avec un Belge dénommé Bouvier¹⁵. Pierre Nieuwenhuys l'ignore, mais Bouvier est un attaché de la Sûreté de l'État envoyé régulièrement en mission en Afrique du Nord. Jean Snyers, le fils du consul, leur a renseigné une filière de la Légion étrangère¹⁶. Ils traversent ainsi le Maroc où ils sont plusieurs fois arrêtés puis relâchés.

Une fois à Lisbonne, Bouvier et Pierre Nieuwenhuys se séparent. Pierre séjourne quelques semaines chez la sœur d'un cousin, Isabelle d'Hoop, née Nieuwenhuys. Elle s'est réfugiée à Lisbonne avec son mari. Ensuite, il gagne Gibraltar par la mer avec l'aide de l'ambassade belge et, de là, part en Angleterre où il arrive le 12 octobre 1941.

LE CAMP DE TRAVAIL DE BOUARFA

À Alger, deux Belges, Auguste Dubuisson, un entrepreneur liégeois, et son cousin Joseph Romainville se joignent aux Jooris.

14. La narration de cette évasion par Philippe de Liedekerke est parue dans le *Bulletin*, 1998, n° 213, p. 63ss.
15. Cette personne est intervenue dans plusieurs autres évasions de Belges, dont celle de Max Londot et Maurice Durieux. Il fut difficile à identifier. Son vrai nom est R.A. Francotte (Dossier Sûreté de l'État, Max Londot, CEGESOMA, Rapport de voyage Bruxelles-Lisbonne).
16. Comme signe de reconnaissance, Pierre Nieuwenhuys et Bouvier se firent tatouer une tête de mort sur le bras. Faute de tatoueur, Jean Snyers fit le nécessaire à vif avec du matériel de fortune, ce qui laissa un fort mauvais souvenir aux tatoués en plus d'une trace indélébile. Quand j'ai interrogé son fils, Hervé Nieuwenhuys, celui-ci se souvenait encore de la tache noire sur le bras de son père.



. A genoux : Emmanuel Jooris, Antoine Jooris et Joseph Romainville.
Debout : Pierre Jooris, Monsieur et Madame Tony Snyers, Auguste Dubuisson et Albert Regout.

Une solide amitié se lie entre Antoine Jooris et Auguste Dubuisson. La femme de ce dernier est restée en Belgique où elle est active dans la résistance. Quand le groupe se décide à tenter un départ par le Maroc le 4 juin 1941, c'est ce binôme qui se lance le premier. Ils prennent le train pour Rabat munis de fausses cartes d'identité françaises. L'idée est d'atteindre la frontière et de poursuivre de nuit leur chemin à vélo jusqu'à Tanger. Là, ils espèrent dénicher un bateau pour Gibraltar. Tanger a été annexée par l'Espagne fin 1940 sur la base des accords franco-allemands d'armistice.

Au Maroc, la route s'avère difficile, ils pédalent à contrevent toute la nuit. Au petit matin, ils décident de rattraper leur retard. C'est l'erreur ! Deux CRS en patrouille les repèrent à mi-chemin entre Oujda et Fez. Les fausses cartes d'identité font merveille, mais ils n'ont pas songé à se munir des indispensables papiers de démobilisation. Les CRS les emmènent au poste pour un contrôle.

Comme ils ont leurs vrais papiers avec eux, Antoine et Auguste décident de se faire passer pour des prisonniers de guerre évadés de camps allemands. À Fez, ils refusent de dénoncer les faussaires qui leur ont vendu leurs faux documents. Le procureur de la République s'énerve et les envoie à la prison civile de Fez. Ils y

restent un mois et demi. La nourriture y est basique et maigre. Ils sont obligés de s'adresser à des droits communs pour acheter de quoi se nourrir. C'est là qu'ils apprennent d'autres prisonniers le début de l'opération Barbarossa, l'attaque-surprise de l'Allemagne contre l'URSS. L'Allemagne nazie est au sommet de sa puissance.

Fin juillet, une décision administrative du général Noguès¹⁷, commissaire résident général au Maroc, envoie Antoine et Auguste au camp de travail de Bouarfa. Le camp est situé sur la hamada marocaine à 1 200 m d'altitude au sud d'Oujda, non loin de la frontière algérienne. Ici, pas besoin de barbelés, l'endroit est souvent balayé par des tempêtes de sable et les rares téméraires qui tentent une évasion meurent de faim ou de soif dans le désert. Les plus chanceux sont capturés par les Sahraouis qui touchent des récompenses pour chaque évadé ramené mort ou vif à Bouarfa.

Le camp était destiné, à l'origine, à l'internement des républicains espagnols en séjour illégal¹⁸. Quand Antoine et Auguste y sont détenus, Bouarfa comporte encore une grande majorité d'Espagnols. On y retrouve aussi de nombreux anciens de la Légion étrangère, des déserteurs de toutes les nationalités, des Allemands antinazis, des Italiens antifascistes et des juifs allemands ou autrichiens incorporés de force dans la Légion.

Les soins de santé sont réduits à la bonne volonté d'un infirmier qui gère au mieux un petit lazaret, et à la visite hebdomadaire d'un médecin qui vient au camp pour les cas les plus sérieux. La plupart des légionnaires sont atteints de la syphilis. Antoine et Auguste prennent mille et une précautions pour éviter la contagion qui peut intervenir par simple contact d'une blessure avec un tissu souillé. Ils vont jusqu'à soudoyer le fourrier pour récupérer chaque soir les mêmes couvertures.

La nourriture, bien que plus copieuse qu'à Fez, est infecte. Les prisonniers dorment dans des baraquements en bois infestés par

17. Le général Noguès a toujours voulu respecter à la lettre les accords d'armistice franco-allemands, s'opposant même aux débarquements alliés en novembre 1942.

18. Après l'arrivée des Alliés, Bouarfa servira de camp d'internement pour les prisonniers allemands.

la vermine. Souvent, ils préfèrent passer la nuit à la belle étoile dehors à même le sol.

La journée de travail commence à 7 heures et se termine à 20 heures, avec une pause de 5 heures quand le soleil est au zénith. Environ 800 "travailleurs étrangers" sont astreints à casser des cailloux pour la construction d'un hypothétique chemin de fer transsaharien¹⁹, un vieux rêve français qui devait relier l'Afrique noire au port d'Oran. À cette époque, le gouvernement de Vichy en a fait une priorité pour transporter des matières premières vers la métropole. Il met une pression énorme sur les internés. Dans ce sens, on peut parler d'un univers concentrationnaire. En revanche, chose curieuse, certains internés peuvent obtenir des permissions de quelques jours pour retrouver leur famille.

Grâce à l'intervention providentielle d'un Français né à Bruxelles, le capitaine Joseph Putz, les deux amis échappent au plus dur de l'enfer du camp. Auguste, ingénieur, est affecté comme dessinateur au département technique tandis qu'Antoine, docteur en droit, travaille comme secrétaire au bureau du commandant. Ces fonctions leur octroient le privilège de recevoir chaque jour le quart de pinard réglementaire de la Légion étrangère.

Quand il apprend leur internement à Bouarfa, Tony Snyers leur obtient une permission sur parole et ils effectuent aussitôt un aller-retour à Alger. C'est une énorme bouffée de liberté. Peu après leur retour au camp, Antoine se fait une vilaine blessure au pied. Elle s'infecte au point que le médecin craint un début de gangrène. Il l'envoie pour une amputation à Colomb Béchar, ville garnison la plus proche. À peine arrivé, Antoine reçoit un appel téléphonique d'Auguste qui est resté à Bouarfa. Un télégramme vient de parvenir d'Alger: Emmanuel est au plus mal et réclame de les voir une dernière fois avant de mourir.

Le commandant de Colomb Béchar n'est pas dupe, mais joue le jeu. Il signe pour Antoine un vague laissez-passer, marmonnant qu'il ne veut plus le revoir. Antoine n'insiste pas, il ne demande que

19. Le projet ne sera abandonné qu'en 1949.

cela. Il prend le premier train à destination d'Alger. Là, le consul fait soigner son pied. Antoine mettra beaucoup de temps à guérir, mais ne sera pas amputé.

De son côté, Auguste a convaincu le commandant de Bouarfa de lui accorder un aller-retour à Alger pour saluer une dernière fois ce "cousin" auquel il tient tant.

DÉPART D'ALGÉRIE

Les trois frères Jooris, Auguste Dubuisson et Joseph Romainville se retrouvent à Alger. En fait, le télégramme était un signal. Pierre et Emmanuel pensent avoir trouvé un moyen sûr de quitter l'Algérie. Malheureusement, c'est une fausse piste de plus.

Antoine et Auguste sont bien décidés à ne pas retourner à Bouarfa. Pas de chance, ils ont été contraints d'y laisser leurs papiers d'identité. Qu'à cela ne tienne, Tony Snyers, toujours lui, obtient du consul américain²⁰ des papiers d'apatrides. C'est un simple bout de papier attestant de leur identité, mais il a une certaine valeur probante, compte tenu de la qualité de son émetteur.

En octobre 1941, dame fortune semble enfin sourire à la petite équipe. Tony Snyers, tout en gardant une discrétion absolue sur son action, se démène pour les faire sortir d'Algérie. Les États-Unis ne sont pas encore en guerre, l'attaque de Pearl Harbor n'aura lieu que dans un mois. Le consul américain signe cette fois-ci de vrais passeports belges pour Antoine Jooris, Auguste Dubuisson et Joseph Romainville, sur foi de la seule parole de Tony Snyers. Leurs compagnons auront les leurs un peu plus tard. Ils reçoivent également de prétendus certificats de réforme militaire envoyés depuis Montpellier par un médecin militaire belge qui ne les a jamais vus. Munis de ces précieux sésames, ils obtiennent de vrais visas pour le Maroc, Tanger, le Portugal et pour leur destination officielle, l'Angola portugais²¹.

20. Les États-Unis représentaient alors officiellement les intérêts des ressortissants belges à Alger.

21. En 1941, la Sûreté de l'État demande de ne plus envoyer de Belges en Angola ou au Congo. Ceci allonge inutilement la durée du trajet vers Londres et augmente les coûts.

TRAVERSÉE DU MAROC ET DU PORTUGAL

Début décembre 1941, Pierre et Emmanuel Jooris, accompagnés de Joseph Romainville, partent pour Tanger puis Lisbonne qu'ils atteignent le 18 décembre. De Lisbonne, ils rejoignent Gibraltar en bateau avec l'aide de l'ambassade de Belgique. Fin décembre, ils embarquent sur le *Batory* à destination de Glasgow où ils débarquent le 2 janvier 1942²².

Pendant ce temps-là, Auguste et Antoine, restés à Alger, acceptent, à l'insu de Tony Snyers, de transporter un lot complet de cartes d'état-major au 20/1 000 des côtes algériennes. Ils sont supposés les remettre à un Français qui réside à Tanger.

Le 8 janvier 1942, ils quittent Alger en train. Au Maroc, ils sont rattrapés par leur passé. Ils n'y pensaient plus, mais ils sont recherchés comme des évadés de Bouarfa. Les gendarmes les font descendre du train. Les papiers et visas de transit approuvés par la Sûreté de Rabat semblent parfaitement en règle. Auguste et Antoine sont assignés dans un hôtel près de la gare, le temps de vérifier leur situation avec Rabat. La réponse de la direction de la Sûreté de Rabat est laconique et sans appel : "Laissez passer!".

Les gendarmes tellement absorbés par le contrôle d'identité en oublient de fouiller les bagages avec les précieuses cartes d'Algérie. Ils sont finalement relâchés et reprennent leur voyage en train.

À Ouezzane, un inconnu en civil les aborde sur le quai de la gare :

— "Vous êtes Dubuisson et Jooris ?

— Oui.

— Restez avec moi, je suis du Deuxième Bureau de Rabat. Je m'occupe de vous".

La Sûreté recommande d'utiliser son bateau pour emmener les Belges du Portugal à Gibraltar. (Archives du ministère des Affaires étrangères, dossier II-652, courrier du 8 octobre 1941).

22. La lecture de leurs interrogatoires à Londres montre qu'ils étaient sur le même bateau que Max Londot et que mon père qui, comme eux, achevaient leur évasion. Le chemin de mon père a ainsi croisé par deux fois celui d'Emmanuel pendant son évasion.

Au départ du train, l'individu les enferme à clef dans un compartiment inoccupé, leur conseillant de tirer les rideaux. De la sorte, ils ne seront pas contrôlés. À la dernière gare avant Tanger, l'homme réapparaît, déverrouille la porte et leur glisse :

— “Bonne chance, les amis ! Et dites de l'autre côté qu'on les attend le plus vite possible.”²³

Auguste et Antoine doivent patienter 2 ou 3 jours à Tanger avant de trouver une place dans un avion pour Lisbonne. Ils ont confié les cartes au consul belge local, un ami de Tony Snyers, le priant de les remettre lui au destinataire français. Le consul officialisera ainsi une intervention belge dans une importante opération de renseignement²⁴. Les cartes seront très précieuses lors du débarquement en Algérie en novembre 1942.

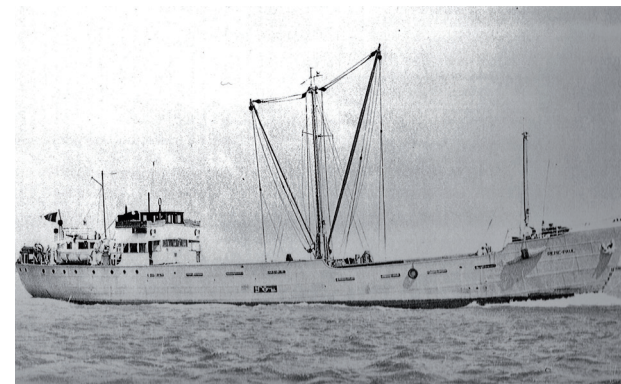
Après avoir atterri à Lisbonne, l'ambassade de Belgique leur donne de l'argent pour couvrir leurs frais. Ils sont logés dans un centre hôtelier à la Costa da Caparica, de l'autre côté du Tage. Ils y retrouvent d'autres Belges dont certains sont de vieilles connaissances rencontrées à Marseille. Ils sortent de Miranda où ils ont passé près d'un an aux travaux forcés après avoir essayé de traverser l'Espagne. Ils sont en piteux état, mais arborent un large sourire, heureux d'avoir recouvré la liberté.

Auguste et Antoine restent au Portugal une quinzaine de jours au cours de laquelle un représentant de la Sûreté (sans doute le sous-lieutenant Floor bien connu des Belges qui ont transité par Gibraltar) vient les questionner régulièrement sur leur évasion. Antoine est surpris de découvrir que leur interrogateur connaît déjà pratiquement tout sur eux.

23. Cette personne n'a pas pu être identifiée. Sans doute, était-ce un “ange gardien” assigné par un membre de la Sûreté française au courant du transport des cartes.

24. Cette action a valu à Antoine Jooris la Croix de Guerre française avec étoile d'argent, après avoir reçu la Croix de Guerre française avec palme pour d'autres faits.

GIBRALTAR, PUIS GLASGOW



. Le caboteur belge René-Paul

Le 4 février 1942, Auguste et Antoine prennent avec d'autres Belges un train de nuit à destination de Vila Real de San Antonio, petite ville portugaise à la frontière espagnole. Ils passent la journée à traîner dans le port. Le soir venu, les Belges (des hommes, mais aussi quelques femmes et enfants) s'engouffrent à bord du *René-Paul*, un caboteur de 54 m battant pavillon belge.

Le *René-Paul* s'est échappé du Havre en feu, quelques mois plus tôt,²⁵ et navigue depuis lors pour la Sûreté de l'État. La liste des passagers indique qu'il a transporté 2 545 personnes de toutes nationalités auxquelles il convient d'ajouter environ 125 “clandestins”, c'est-à-dire des voyageurs non déclarés aux autorités portuaires de départ²⁶.

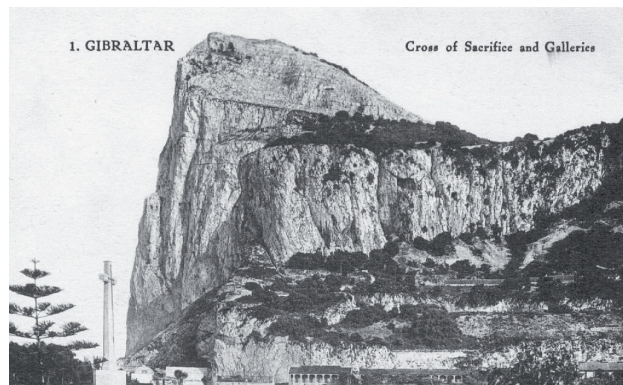
Ce jour-là, le commandant Lambert Robins effectue sa dernière navette avec Gibraltar. Il part lui aussi pour l'Angleterre. Outre

25. Le *René-Paul* fut un des derniers bateaux à quitter les quais du Havre sans lamanage et au milieu des explosions dans la nuit du 13 au 14 juin 1940. Il était chargé de réfugiés et de militaires à destination de l'Angleterre. Il a été réquisitionné par le gouvernement belge de Londres.

26. Paul Scarceriaux, *Guerre navale – Les missions du René-Paul*, dans *De Wandelaar & Sur l'Eau*, p. 345ss. Il y a de fortes chances que Pierre Nieuwenhuys, Pierre et Emmanuel Jooris, et Joseph Romainville aient également rejoint Gibraltar à bord de ce navire.

sa cargaison humaine, le caboteur transporte un chargement de 500 tonnes de minerai de tungstène, métal stratégique rare. Dès qu'il arrive en pleine mer, le commandant fait débâcher le canon antiaérien et les mitrailleuses. Chaque homme assure un tour de garde pendant la nuit.

Le matin, le *René-Paul* accoste à Gibraltar. Les passagers montent à bord du *Batory*, le bateau polonais que Pierre (Jooris), Emmanuel (Jooris) et Joseph (Romainville) ont pris quelques semaines plus tôt pour se rendre en Angleterre. Gibraltar est plein à craquer. Les passagers ont l'interdiction de mettre pied à terre sauf pour des services indispensables. Quand le *Batory* s'apprête



. Carte postale de Gibraltar

à larguer les amarres, ils sont transbordés sur le *Sobieski*, un autre paquebot polonais transformé en transporteur de troupes²⁷. C'est une déception, mais ils doivent attendre leur tour.

L'officier de renseignement qu'ils avaient rencontré à Lisbonne continue à les interroger, demandant chaque fois des détails supplémentaires sur ce qu'ils ont vu et fait en Algérie, au Maroc et au

27. Le *Sobieski* a pris part à l'attaque de Dakar en 1940 et au débarquement à Oran fin 1942. Il avait participé en juin 1940 à diverses évacuations de militaires et civils de France vers l'Angleterre.

Sénégal. Il les questionne plusieurs fois sur les nouvelles défenses mises en place dans le port d'Alger. Peu avant le départ, il leur suggère de s'engager dans les services de renseignement.

Le 5 mars 1942, le *Sobieski* lève l'ancre. Antoine et Auguste ont patienté deux mois dans le port. Le navire accoste le 11 mars près de Glasgow. Ensuite, c'est le passage obligé par la *Patriotic School*²⁸.

LA GUERRE PEUT COMMENCER POUR LES ÉVADÉS.

Les évadés sont arrivés à Londres. Ils ont connu l'Occupation et veulent en découdre. Leur guerre contre l'envahisseur va commencer dès la fin des formations. Leur évasion va enfin prendre tout son sens. Les partitions vont être distribuées et chacun va exécuter son rôle dans le grand orchestre du concert des armées alliées. Ils en rêvent depuis si longtemps. Toï, toi!

Il est impossible de mentionner ici le détail de toutes les actions de guerre des personnes identifiées, tant ils ont accumulé de mérites. Avant la fin du conflit mondial, un statut a été créé par le gouvernement belge pour reconnaître les Belges ayant exercé une activité d'agent de renseignement et d'action (ARA). Ce statut comportait des grades similaires à ceux de l'armée. Sur six lieutenants-colonels ARA nommés, deux sont intervenus dans l'histoire de l'évasion des frères Jooris. De même, nous retrouvons dans le récit trois des 50 majors ARA et cinq des 190 capitaines ARA.

En guise de conclusion, nous avons voulu résumer ici leurs destins. Rarement, une évasion aura mis en contact autant de futurs grands acteurs de la résistance.

Pierre Jooris reste près de deux mois en clinique pour soigner les séquelles de son typhus. Malgré l'avis des médecins, il s'engage dans l'armée belge le 9 février 1942 et est transféré aux services de renseignement. Il est parachuté en France le 22 août et devient l'adjoint du chef du réseau "Zero-France" pour le secteur d'Arras

28. Tout étranger débarquant en Angleterre y était longuement interrogé par les services secrets afin de débusquer d'éventuels espions.

(nom de code Bijou²⁹). Il est arrêté le 7 janvier 1943 sur dénonciation. Sous la torture, il ne parle pas, refusant même de dévoiler sa véritable identité. Condamné à mort sous le nom de Jacques Luncq³⁰, il est fusillé à Arras le 5 novembre 1943. Il sera nommé capitaine ARA et capitaine (P2) des FFC (Forces françaises combattantes) à titre posthume.

Emmanuel Jooris s'engage dans l'armée belge le 26 janvier 1942 et passe aux services de renseignement (nom de code Brise). Il est parachuté en Belgique le 24 juin. Il échappe de peu à la Gestapo et change d'identité, devenant Emmanuel Vincent. Il retrouve **Joseph Romainville** (nom de code Botte). Ils fusionnent leurs réseaux. Le nouveau réseau s'appelle BB (Brise-Botte). Emmanuel Jooris est arrêté le 3 septembre 1943³¹. Torturé à son tour, il ne parle pas et est envoyé au camp de concentration de Gross-Rosen puis à Dora-Nordhausen où il meurt peu avant la libération du camp. Joseph Romainville restera actif en territoire occupé jusqu'à la fin de la guerre. Emmanuel Jooris sera nommé lieutenant-colonel ARA à titre posthume et Joseph Romainville, capitaine ARA.

Antoine Jooris (nom de code Bark) et **Auguste Dubuisson** (nom de code Bruin) s'illustreront eux aussi. Ils rejoignent les services de renseignement le 11 avril 1942. Ils sont parachutés ensemble en Belgique le 23 août pour créer le réseau Bayard qui collabore ensuite avec le réseau BB. Pour des raisons de sécurité, ils gardent un strict cloisonnement entre les réseaux. Auguste est arrêté trois mois après son arrivée. Torturé puis condamné à mort, il est fusillé le 22 juin 1943. Antoine poursuit leurs activités de résistance,

29. Les pseudonymes attribués aux Belges des services de renseignement commençaient tous par un "B". Ce détail, tout comme le fait qu'ils étaient les seuls jeunes gens sans uniformes à Londres, fut corrigé par la suite.

30. Pierre Jooris avait pris le nom d'une personne rencontrée à Alger pendant son évasion. Il est encore parfois confondu avec son alias, même par des historiens.

31. Emmanuel Jooris, ma grand-mère, Geneviève de Behault, et l'abbé Pierre Davignon qui faisaient partie du même réseau ont été arrêtés le même jour par les Allemands avec d'autres membres du réseau. Ils ont séjourné tous les trois en même temps dans les mêmes prisons (Gand et Saint-Gilles) et ont pris les mêmes trains lors de leurs transfèrements à Gross-Strehlitz en Allemagne. Emmanuel Jooris et ma grand-mère sont morts d'épuisement en camp de concentration fin mars 1945. Un mois plus tôt, l'abbé Davignon mourait dans un convoi de prisonniers.



. Antoine Jooris et Andrée Beaujean peu après la fin de la guerre

secondé par **Andrée Beaujean**, la veuve d'Auguste. Antoine sera nommé major ARA. Auguste et Andrée seront tous deux nommés capitaines ARA.

Christian Jooris (nom de code Braid puis Henri) est marié et père de deux enfants en bas âge lorsque la guerre éclate. Il n'a pas

suivi ses frères dans leur évasion, mais a mis fin à ses activités professionnelles, refusant de travailler pour l'ennemi. Il est actif dans le renseignement dès mars 1941. Il fonde le réseau ZIG, dans lequel son épouse, née **Jeanine Busch**, l'épaula. C'est ce réseau qui a fourni aux Alliés les plans du Mur de l'Atlantique. Il sera nommé major ARA et son épouse, adjudant ARA. Après le départ de ses trois frères, **Marie-Thérèse Jooris**³², s'investit dans la résistance. Elle sera, entre autres, l'adjointe directe de son frère Emmanuel. Après l'arrestation de celui-ci, Antoine essaie de la convaincre de réduire ses activités. Elle refuse et assurera les liaisons entre les réseaux Bayard et ZIG jusqu'à la fin de la guerre. Elle sera nommée lieutenant ARA.

Pierre Nieuwenhuys est arrivé le premier en Grande-Bretagne, c'était le 12 octobre 1941, après un périple de moins de 300 jours. Contrairement aux Jooris, il voulait rejoindre l'armée et non des services de renseignement. Il s'est engagé dans la RAF où il a été navigateur pendant toute la guerre.

Par son action, l'ancien consul de Belgique à Alger, **Tony Snyers**, ancien combattant 14-18, fut un grand patriote jusqu'à sa mort. Dans ses mémoires, Antoine Jooris écrit qu'il a été assassiné par des vichystes peu après l'arrivée des troupes gaullistes. Selon son dossier au ministère des Affaires étrangères, Tony Snyers est mort le

32. Marie-Thérèse Jooris épousera André Woronoff en 1946. Un de mes fils, Brice, a épousé une de leurs petites-filles, Maroussia Woronoff.

26 avril 1943 terrassé par une méningite aiguë. Un journal algérois de l'époque parle d'une brève maladie. Il est cependant troublant de lire plusieurs courriers dans lesquels Tony Snyers demande son départ. Dans une lettre datée du 26 octobre 1942, il écrit "ma sécurité pourrait n'être plus assurée".

Selon un témoignage trouvé sur Internet³³, son fils, **Jean Snyers**, aurait participé à une tentative d'occupation de l'amirauté d'Alger et du central téléphonique de la Marine nationale pour faciliter le débarquement allié en Algérie (Opération Torch).

Philippe de Liedekerke a été parachuté trois fois en territoire occupé pour des missions spéciales. Il est revenu en Angleterre par la voie terrestre. Un de ses retours a été organisé par le réseau Comète et, lors d'une autre mission, il a été aidé par Pierre Servagnat, le beau-frère de Pierre Nieuwenhuys. Philippe de Liedekerke sera promu major ARA.

Georges de Menten a rejoint la RAF où il a obtenu un brevet de navigateur. Son bombardier Lancaster sera touché par la *Flak*, la DCA allemande, au retour d'un raid sur l'Allemagne le 2 janvier 1944. L'avion s'écrasera pendant l'approche de sa base en Angleterre entraînant la mort de l'équipage.

Hugues Regout s'engage dans la Royal Navy fin 1941. Il débute sur le Norfolk, un croiseur lourd anglais, affecté à l'accompagnement de convois du Grand Nord. Nommé officier, il sera basé à Malte pour harceler les bateaux ennemis à bord d'un MTB (*Motor Torpedo Boat*). Le 6 juin 1944, il assiste au port de Portsmouth au départ de l'armada pour le débarquement de Normandie. Pendant son évasion, il a également été hébergé par Pierre et Fernande Servagnat après avoir passé la frontière avec l'aide des moines de l'abbaye cistercienne de Chimay.

Le destin d'**Albert Regout** sera différent. Il tentera de quitter l'Algérie le 24 juillet 1941 et sera plusieurs fois arrêté. Il n'arrivera en Angleterre qu'en juillet 1942 d'où il repartira pour assurer

33. <https://www.judaicalgeria.com/pages/temoignage-de-jean-mazel.html> .

la formation des troupes congolaises. Il sera ensuite envoyé en Égypte, en Palestine et en Syrie pour y évaluer les possibilités d'un débarquement en Grèce, débarquement qui n'aura jamais lieu. Malgré ses demandes répétées, il ne sera jamais affecté à un théâtre d'opérations.

Les deux Français qui traversèrent la Méditerranée en bateau avec Philippe de Liedekerke, Georges de Menten, Hugues Regout et Alexandre Halot connurent eux aussi un parcours intéressant. **Jean-Marie Moreau** s'engagera dans les Forces navales de la France libre (FNFL)³⁴. Il deviendra chef du 1^{er} bureau de l'état-major des FNFL à Londres (1941-1942). Il commandera ensuite la 1^{re} division d'avisos (escortes en Méditerranée) jusqu'en 1944 et terminera la guerre avec le grade de capitaine de frégate. Le second Français, **Raphaël Gaultier**, rejoindra également les FNFL. Il patrouillera le long des côtes françaises, puis participera à la bataille de l'Atlantique. À la fin de la guerre, il sera nommé officier d'ordonnance du président du Gouvernement français.

Max Londot et Maurice Durieux ont rencontré les frères Jooris à Oran. **Max Londot** débarque à Glasgow en même temps qu'Emmanuel et Pierre Jooris. Pour Max (nom de guerre "René"), les choses iront vite. Dès sa sortie de la *Patriotic School*, il commence son entraînement. Parachuté en juin 1942, il prend en main et réorganise le service Luc-Marc (PCC) qui était miné par des conflits et des arrestations. Il en fera l'un des plus brillants groupes, qui fournira d'importants renseignements militaires aux Alliés. Max sera nommé lieutenant-colonel ARA après la guerre.

Maurice Durieux remplit plusieurs missions de renseignement au Maroc pour la Sûreté de l'État. Ces missions retardent son départ. Il rejoint Gibraltar en janvier 1942 où il est affecté sans grand succès à des tâches administratives. Il part pour l'Angleterre en avion le 25 avril. Grièvement blessé lors d'un parachutage en zone occupée, il est amputé d'une jambe et a un bras dans le plâtre. Cela ne l'empêche pas de mener à bien sa mission, saboter

34. Son épouse, Odette Garoby, restée en Algérie, rejoindra un réseau de renseignement anglais. Elle sera arrêtée en Tunisie et déportée à Ravensbrück d'où elle reviendra.

les archives de l'ONT (l'Office national du travail, la sinistre *Werbestelle*) pour perturber le plus possible cette organisation chargée de l'envoi de travailleurs obligatoires en Allemagne. Il sera nommé capitaine ARA.

Nous ne pouvons pas oublier la sœur et le beau-frère de Pierre Nieuwenhuys, les Français d'Épernay. **Fernande Servagnat** participe à plusieurs opérations des FFC (service BOA³⁵). Elle héberge des évadés, aviateurs alliés et résistants. Arrêtée en 1943 (elle a alors trois enfants en bas âge, son plus jeune fils n'a alors que quatre mois), elle est envoyée à Ravensbrück d'où elle reviendra après la guerre. Fernande Servagnat sera nommée commandeur de la Légion d'honneur et adjudant ARA. **Pierre Servagnat** deviendra le chef de la résistance (groupe CDLR) et des FFI à Épernay avec le grade de colonel. Cofondateur du service BOA, il participera à de nombreuses opérations. Pour échapper à la Gestapo, il vivait dans la clandestinité. Une rue d'Épernay porte son nom.

Joseph Putz, quant à lui, a fait partie des Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne avec le grade de colonel. Il s'est réfugié ensuite en Afrique du Nord où il a été surpris par la capitulation de 1940. Il a été envoyé à Bouarfa comme capitaine, responsable d'une équipe de prisonniers. C'est là qu'Antoine Jooris et Auguste Dubuisson firent sa connaissance. Son passé dans les Brigades internationales l'obligera à fuir le régime de Vichy. Après les débarquements alliés en Afrique du Nord en novembre 1942, il formera un bataillon composé en grande partie de républicains espagnols, d'ex-internés gaullistes et d'anciens légionnaires antinazis. Il se ralliera aux forces gaullistes et poursuivra la guerre en Europe (campagne de Normandie, libération de Paris et de Strasbourg...). Nommé lieutenant-colonel en novembre 1944, il sera tué par un obus le 28 janvier 1945 pendant l'offensive des Vosges. Il sera décoré à titre posthume de l'Ordre de la Libération³⁶.

Une dernière personne mérite notre attention, le capitaine **Lambert Robins**. Pendant treize mois, il a commandé le *René-Paul*

qui faisait la navette entre le Portugal et Gibraltar. Il partira en Grande-Bretagne où il prendra le commandement du patrouilleur *HMS Phrontis* affecté à des opérations de sauvetage en mer. En janvier 1947, il deviendra chef d'état-major de la Force navale à Bruxelles. Aide de camp du Roi en 1950, il terminera sa carrière militaire avec le grade de commodore.

Charles-Albert de Behault

AUTRES SOURCES :

Antoine Jooris, *Souvenirs de la guerre 1940-1945*, Édition privée, 1984.

Hugues Regout, *Souvenir de guerre 1940-1945*, Archives familiales Regout.

William Ugeux, *Pierre Jooris*, in *Biographie nationale*, tome 41, Bruxelles, Ets. Bruylant, 1979.

Étienne Verhoeyen, *Vier broers in het verzet : Antoine, Christian, Emmanuel en Pierre Jooris*, Bulletin de l'ANRB, n° 211, juillet 1997.

Marie-Pierre d'Udekem d'Acoz, *Pour le Roi et la Patrie*, Bruxelles, Éd. Racine, 2002.

Andries Van den Abeele, *Een politieke eendagsvlieg, ook in Brugge: de UDB*, Brugs Ommeland, 2018, p. 175-180.

Dossiers conservés au CEGESOMA (Sûreté de l'État et SPF Santé), au ministère de la Défense nationale et au ministère des Affaires étrangères ; Divers sites Internet : <http://ecole.nav.traditions.free.fr> , <http://www.francaislibres.net> , <https://nl.wikipedia.org/wiki/Jooris> , <https://www.ordredelaliberation.fr/fr> , ...

35. BOA : Bureau des opérations aériennes.

36. Seules 1038 personnes ont obtenu cette prestigieuse décoration.